Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1966)
Heft: 58

Artikel: Le chant du Dauphiné
Autor: Cherpillod
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029379

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— des activités de loisirs (montres de plongée, chronographes, etc.)
— des revenus croissants dont dispose la jeunesse
— des désirs latents, non-utilitaires (montre-bijou).

Les populations en voie de développement de leur côté auront besoin de garde-temps (robustes mais « non pas laids ») pour être à l'heure à l'école et au travail, et pour affirmer leur standing. Et puisque le Tiers-Monde ne peut payer en devises, on abordera le marché par le dedans, ce qui ne manquera pas de passer pour une contribution à l'industrialisation.

Concentration

Comment venir à bout de telles tâches ?

Le Groupe d'études préconise la concentration de la fabrication, sous l'égide de l'ASUAG (société générale de l'horlogerie suisse S.A.), holding constituée en 1931 par les horlogers, les banques et la Confédération et contrôlant Ebauches S.A. et les fabricants des parties réglantes; une collaboration devrait en particulier s'établir entre l'ASUAG et les principaux producteurs de la montre terminée. La coordination ne suffira pas. La concentration des entreprises sera nécessaire.

On compte aujourd'hui 500 producteurs de la montre terminée, établisseurs ou manufactures. Ne survivront que ceux qui, réalisant un chiffre d'affaires d'au moins 150 millions de francs, pourront attirer des capitaux, étrangers à l'entreprise, pour financer leur développement technique et commercial.

Les exigences de la concentration risquent d'être brutales. Jusqu'en 1962, l'industrie horlogère a vécu dans un cocon protectionniste : des mesures législatives prises en 1934 et à peine assouplies en 1951 lui donnaient l'illusion d'une sécurité [1].

Mais si la concentration a lieu selon les prévisions du groupe d'études prospectives de la F.H., comment se poseront les problèmes du transfert, du regroupement, du recyclage de la main-d'œuvre ?

L'affaire de la caisse de retraite Thorens a prouvé que ces questions sont souvent épineuses.

Aussi la concentration de l'industrie horlogère ne saurait se faire sans que les syndicats soient associés à toutes les études qui devront être entreprises pour la sauvegarde des intérêts de la main-d'œuvre ouvrière.

[1] Ces lignes sont écrites au moment où Bulova Watch Co. de New York absorbe la manufacture Universal à Genève. La concentration de l'horlogerie se fera-t-elle au profit du pays, sur le plan suisse d'abord, ou marquera-t-elle encore un progrès de notre américanisation ?

été faites, par d'autres. Mais innover par rapport à nos habitudes.

Il est significatif de remarquer que dans la commission extra-parlementaire vaudoise siégeaient, en écrasante majorité, des représentants des grandes villes touristiques, des chemins de fer, plusieurs porte-parole des associations officielles des hôteliers, des cafetiers et des offices de tourisme. Aussi les problèmes de la modernisation de nos moyens de transport, de la rénovation des hôtels sont-ils consciencieusement abordés. Mais faute de spécialistes de l'organisation des loisirs, le tourisme social et moderne n'est guère analysé. En introduction à cet article, nous demandions : le tourisme peut-il nous apporter autre chose que des francs ?

Il peut, en dehors des avantages économiques, être une sorte de banc d'essai pour résoudre des problèmes qui ne trouveront que plus lentement dans le quotidien une solution : urbanisme, nous l'avons dit; il faut ajouter : loisirs intelligents. Les mots « maison de la culture » ou « éducation permanente » sont lourds à digérer; mieux vaut les éviter. Mais sans pédanterie et sans contrainte, les villages de vacances pourraient nous offrir une traduction légère, agréable de cette culture-là.

Et il faut mettre dans le tourisme bien compris de grands espoirs.

Le chant du Dauphiné

Poète ou poétesse ?

René Zosso, diseur, et Cherpillod, faiseur, présentent à Grenoble l'œuvre de J.-P. Schlunegger. Auditoire restreint : sculpteurs, musiciens, poètes, nous sommes entre nous, à vrai dire un peu trop. Auditoire restreint, mais accueil large. A Grenoble, on ne pense pas que le génie français s'inscrive dans le seul hexagone. L'horloge littéraire y sonne l'heure européenne. Pour qui sait les difficultés, ici, des échanges de canton à canton, la surprise est heureuse. Animé par Andrée Appercelle, le groupe de la Licorne, avec de modestes moyens organisait deux expositions. Bref je suis rentré, saoul de poésie, dans ma sérieuse et prosaïque patrie. Avec un souci toutefois : allais-je pouvoir d'ici saluer mes semblables du Dauphiné ? Inquiétude vaine : je n'ai pas, Dieu merci, à leur rendre une politesse, mais justice. A Grenoble il y a des poètes. Très différents de leurs homologues romands, sans s'y perdre ils s'ouvrent au monde. « Ils », ai-je dit. Et c'est de femmes qu'il s'agit. Notre vocabulaire est pourri par l'androcratie. Entre deux appellations j'hésite : poète ou poétesse ? Une poétesse, on sait ce que c'est : ça écrit avec une fleur — de préférence alpine — qui se trempe dans un encrier de rosée. Abominable célestude. Andrée Barret et Andrée Appercelle ne travaillent pas dans la diaphanité. On ne leur apprend pas que l'homme, plus qu'avec la soldanelle, voisine avec le pissenlit. Cela signifierait-il qu'elles confondent le quotidien et le vulgaire ? Non, simplement elles sont du côté de chacun. Leurs voies d'approche pourtant diffèrent sensiblement.

Je ou vous ?

En me tendant son livre « Ville » [1], Andrée Appercelle me dit que je ne l'aimerais pas de sitôt. Elle se trompait. J'avais instruit devant elle, il est vrai, le procès du populisme. C'est, avec un découpage rythmique à mon sens parfois discutable, l'autre défaut de son ouvrage. Au lieu d'avoir l'orgueil dément du créateur, le poète, feinte ou réelle humilité, peut ne se vouloir qu'appareil enregistreur. Reste qu'il enregistre exclusivement ce qu'il vit.

Andrée Appercelle a peut-être tort — poétiquement tort, bien sûr — d'écouter ses bons sentiments : le cœur est plus profond que cette gentillesse. « Ville » pourtant ne manque pas de charme : cet univers des apparences, ou mieux de la réalité mineure, offre l'envers d'une cité : Grenoble tremblotant, en proie à la fascination de l'Isère, serpent noir mangeur de reflets.

Andrée Barret n'est pas titulaire d'un moi qu'elle proposerait arrogamment à l'édification de la foule. Pas trace chez elle d'orgueil, ce poison des archanges. De la lignée de Louise Labbé et de Marceline Desbordes, ce n'est pas un monstre sacré, mais une personne exemplaire. Ecoutez cette voix de la passion déchirante :

« Si tu m'aimais...
... De quel pas je viendrais la cognée à la main
Te supplier de me tailler à ton plaisir
Et de brûler mes branches
De couper mes racines
De me rendre pareille au troène et au buis [2].

Cherpillod

[1] Chez Marc Pessin, Grenoble.
[2] Chez Pierre-Jean Oswald, Honfleur.

Rue de la Poste

Passent les petits vieux
le bruit des étudiants,
les maisons forment un ru
où coulent les voitures,
et les toitures moussues
ont perdu la mémoire.
Mais bien avant le soir
et jusqu'à fin de nuit,
toutes les dix minutes,
les abeilles à talons
espèrent le client.
Les escaliers polis
par ce lent va-et-vient
sont figés de sommeil.
Sexes et billets s'échangent
le temps d'une gauloise.
Et l'homme un peu honteux
essuie d'un coup de langue
une odeur de bazar
restée collée aux lèvres :
un rêve de framboise.

Andrée Appercelle

Ce n'est pas à l'école d'empêcher le monde de changer...

On parle toujours des structures de l'école. Plus rarement du contenu de l'enseignement. L'article que nous avons publié dans notre dernier numéro sur la prétendue décadence de l'école a inspiré quelques réflexions à un maître lausannois. Nous jugeons utile de donner des extraits essentiels de sa lettre.

« Alors que l'école secondaire commence encore à 10 ans, et que les options restent fixées fondamentalement après deux ans, on crie déjà à la décadence. Je voudrais bien, non pas les voir faire maintenant un bachot, ce qui serait trop cruel, mais ressusciter les merveilleux bacheliers, cultivés et distingués qu'ils furent, ceux qui ne cessent de parler de baisse du niveau. Finalement, cela ne signifie que ceci, c'est que les choses à savoir pour obtenir le bachot ne sont plus les mêmes. C'est là le drame : il vient de ce que le monde évolue, et, aux yeux de certains, il a tort. Alors l'Ecole devrait l'empêcher d'évoluer. Les prémisses admises, cela se tient logiquement.

Seulement il faudrait avoir le courage de formuler les prémisses : comme la civilisation européenne occidentale du XIX[e] siècle, issue d'un monde gréco-romain, du christianisme et de la pensée scientifique est la seule civilisation valable, tout baccalauréat classique (laissons de côté le cas des élèves de formation scientifique) dont les exigences formelles ne sont plus celles de la fin du siècle passé est décadent. Les exigences formelles sont essentiellement un certain nombre de mots latins et grecs, beaucoup de noms propres de personnages (pas de lieux, vu le sort de la géographie chez nous...) et un bon paquet de termes abstraits dont on sait la définition par cœur. La culture, en somme...

Mais le monde a changé, très vite. Et il faut absolument ouvrir l'école sur des perspectives autres : le langage mathématique, l'évolution des sciences exactes, les civilisations non-européennes, les modes de pensée non-rationnels, les sociétés non-capitalistes (ce dernier point est explosif). Quelques-uns veulent bien qu'on le fasse, à condition que ce soit en plus et non à la place des programmes anciens. Et on garde le bachot à dix-huit ans. En gros, c'est l'attitude des autorités scolaires et des maîtres eux-mêmes jusqu'à maintenant, ou à tout récemment. D'où nos programmes suralimentés. Et malgré cela on parle de baisse de niveau. Mais on devrait comprendre qu'un gymnasien à qui on offre un menu quatre ou cinq fois plus copieux qu'il y a seulement vingt ans ne peut digérer, disons que la moitié, ce qui fait toujours deux fois plus que ses aînés ! Alors il faudrait choisir. Mais qui choisira ?

» Au fait, il n'est pas étonnant que ceux qui ne veulent pas que le bachot change, parce que l'Ecole ne doit pas changer, soient ceux-là mêmes qui n'aiment pas voir le monde évoluer. A l'Ecole d'autrefois, je veux dire à l'Ecole secondaire et à l'Université, on savait qui y allait. L'origine des élèves était immuable comme les programmes, les lectures, les sujets de dissertation, et la culture si bien dénommée générale. Le nouveau public appelle un nouveau programme, et réciproquement. Hélas, nous sommes dans un pays où nouveau est un adjectif suspect, et l'on flaire la décadence, sinon la subversion...

» Un mot encore, pour terminer : tout cela est triste, mais assez explicable dans un contexte social général, dans une certaine armature mentale nationale. Mais qu'on trouve ce réflexe jusque dans les enseignants, et notamment les enseignants universitaires, et fréquemment, ça, c'est pis que triste, c'est grave. Mais c'est une autre histoire... »

R. P.